Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2007)
Heft: [2]: Histoire militaire

Artikel: L'importance militaire de la ville de Belfort
Autor: Weck, Hervé de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346795

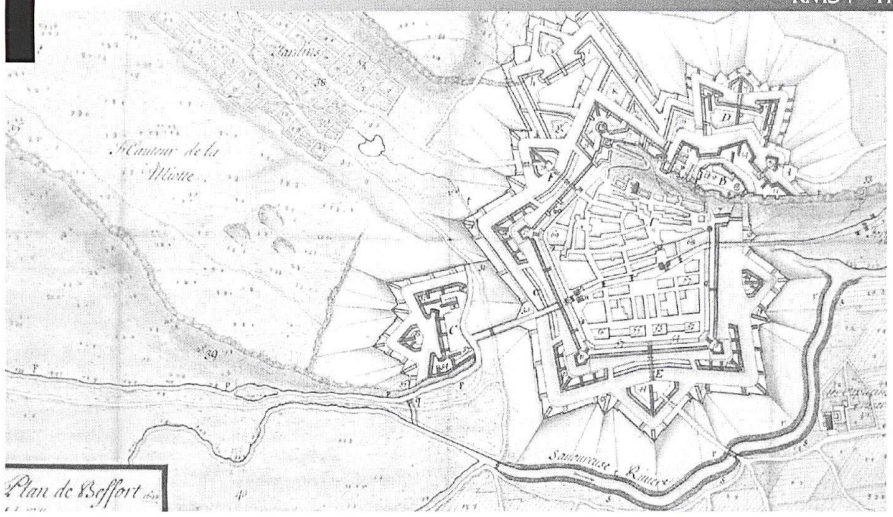
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Carte des fortifications de Belfort.

L'importance militaire de la ville de Belfort

Col Hervé de Weck

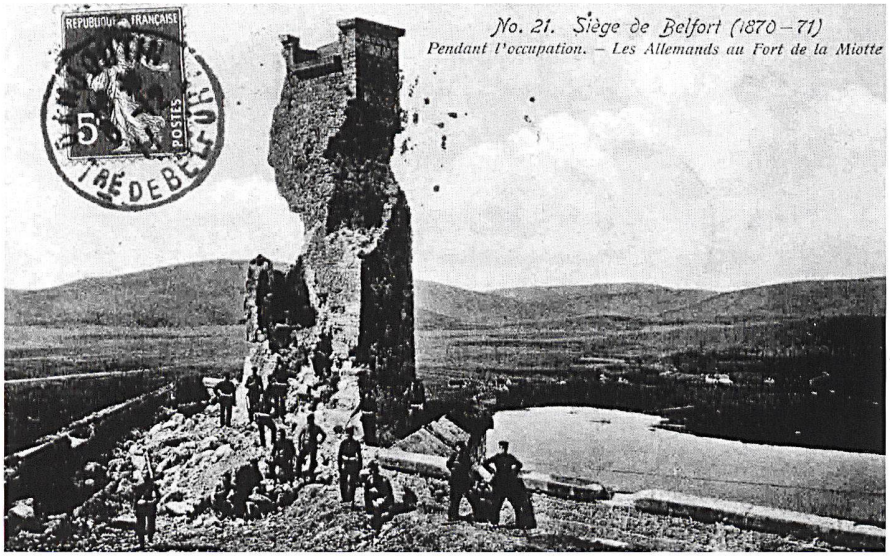
Ancien rédacteur en chef, RMS

Sa situation géographique a donné à Belfort une grande importance stratégique : de tout temps, la Trouée a été le chemin prédestiné des invasions. Entre les Vosges et la chaîne du Mont-Terri, elle atteint 45 kilomètres de largeur dont 13 sur l'actuel territoire suisse. La partie de l'Ajoie située entre Porrentruy et Boncourt rétrécit donc d'un bon quart le corridor qui s'ouvre, soit sur la Bourgogne, soit sur la vallée du Rhin. Un élargissement du fuseau, éventuellement indispensable aux opérations d'une armée, ne peut donc être cherché que sur territoire suisse. C'est pour cela que le danger d'une violation du saillant de Porrentruy existe, dès que l'on se bat dans la Trouée de Belfort. De plus, une armée ne peut y manœuvrer qu'au moment où elle domine les crêtes sud des Vosges et la position des Rangiers. Il suffira peut-être à son commandant en chef de savoir un de ces terrains-clés tenu par des troupes neutres et crédibles.

Dans cette Trouée, Belfort apparaît comme la position décisive, le verrou du passage. Impossible d'envisager des opérations offensives soit en direction sud-ouest, soit en direction nord-est, si l'on ne tient pas la ville. Cette place-frontière (500 habitants à la fin du XVIIe siècle), Vauban s'occupe de la fortifier à partir de 1684. Jamais l'ennemi ne réussira à s'en emparer jusqu'en 1940. Belfort prend dès lors une grande valeur symbolique, aussi bien pour les Français que pour les Allemands. Le général von Kielmansegg n'écrit-il pas dans ses mémoires, pensant à la fin de la campagne de France en juin 1940 : «Enlever Belfort, cela veut dire conquérir une forteresse qui n'a jamais été prise en 1870 et en 1914.»

Belfort est assiégée pendant 103 jours pendant la guerre franco-allemande de 1870/71

Dès 1866, Napoléon III et ses ministres, conscients du fait que les Etats allemands vont bientôt s'unifier sous l'égide de la Prusse (cela sera chose faite en 1871), veulent préserver la position de la France par un succès sur un nationalisme allemand qui est jugé dangereux pour les intérêts du pays. Depuis le XVIe siècle, la politique extérieure de tous les gouvernements n'a-t-elle pas consisté à «entretenir» les divisions en Allemagne ? Cette constante explique par ailleurs des alliances pendant la Guerre de Trente ans, entre un «roi très catholique», qui ne veut pas d'hérésie chez lui, et des princes allemands protestants en conflit contre des Etats catholiques.



De son côté, le chancelier Bismarck veut accélérer l'unification allemande, même en suscitant une agression de la part de la France. Il sait que rien ne vaut une bonne guerre «défensive» victorieuse pour aplanir des divergences intérieures. Il n'hésite

pas à truquer un communiqué de presse -la «dépêche d'Ems»- pour faire tomber Napoléon III dans le piège de la guerre.
D'emblée, les troupes allemandes remportent des succès incroyables, mais pourtant prévisibles, à Wissembourg, Woerth, Forbach, Reichshoffen, Morsbronn, Froeschwiller, Nancy. Le 2 septembre - la guerre a commencé depuis quinze jours - l'armée française de Sedan capitule Napoléon III en personne tombe aux mains de l'ennemi. Le régime impérial s'effondre, tandis qu'un Gouvernement républicain provisoire tente de faire face à l'invasion, levant des troupes dans les provinces restées libres.

Le 18 septembre, c'est le début du siège de Paris. Le 27, Strasbourg capitule. Après la chute de Metz, les Prussiens s'avancent dans la Trouée de Belfort. Au début novembre, ils encerclent la ville qui est le dernier lambeau d'Alsace encore sous contrôle du gouvernement français. Elle compte environ 7 000 habitants, dont 4 000 resteront sur place pendant le siège.

Le moral de la garnison, 16 000 hommes sous le commandement du colonel Denfert-Rochereau, est exemplaire. D'emblée, Denfert n'utilise pas, pour défendre la place, la vieille méthode classique de la défense passive. Au lieu de s'enfermer dans l'enceinte, il dispose une partie de ses moyens loin en avant de la ville. Ses fréquentes sorties maintiennent l'inquiétude chez l'assiégeant. Sur son ordre, l'artillerie pratique le tir indirect, ce qui crée bien des mauvaises surprises chez les assiégeants peu accoutumés à une technique nouvelle pour l'époque. De cette façon, Denfert va retarder d'un bon mois le bombardement de la place qui commence effectivement le 3 décembre : 500 000 projectiles vont tomber sur la ville et ses défenses.

Au début de l'année 1871, l'Armée de l'Est, sous le commandement du général Bourbaki, qui tente de débloquer Belfort, parvient jusqu'à la coupure de la Lizaine, en fait la première position du système défensif de la place. Son objectif se trouve environ à 10 km au nord-est. Après d'inutiles combats, Bourbaki doit se replier en direction de Besançon dans des conditions météorologiques déplorables. Ses troupes vont se trouver encerclées par les Allemands, le dos à la frontière suisse, ce qui oblige son successeur[1], le général de Clinchamp, à décider l'internement en Suisse. On connaît l'épisode des Verrières !

Le siège de Belfort aggrave le danger qui plane sur l'Ajoie. En effet, lorsque les Français cherchent à débloquer la place, il est tentant pour eux, comme pour les Allemands, de prendre l'adversaire de flanc et par surprise en passant le plus rapidement possible à travers le saillant de Porrentruy.
Belfort tiendra jusqu'au 17 février, soit pendant 103 jours et elle ne sera pas prise, malgré les 2 500 militaires tués et les 263 civils morts, surtout à la suite de maladies. Denfert ne capitule pas, bien que le 29 janvier les Allemands aient pris possession des ouvrages défendant Paris, à la suite d'un armistice qui ne prévoit rien concernant Belfort et l'Armée de l'Est. Entre le 17 et le 18 février, conformément aux accords signés avec les Allemands, la garnison, toujours commandée par Denfert, se replie sur Lyon. En route, elle reçoit les ovations des populations civiles.

La ville, à cause de cette résistance héroïque, reste française; elle n'est pas annexée au Reich comme le reste de l'Alsace. Après deux ans et demi d'occupation, elle sera évacuée par les Allemands. Dès lors, les défilés du 14 juillet vont attirer dans la place des Alsaciens des «territoires occupés» qui viennent saluer les troupes, surtout le drapeau français et contempler comme une terre promise la «ligne bleue» des Vosges.

Avec l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par Bismarck, en 1871, la ligne de chemin de fer Paris - Bâle via Mulhouse est coupée à quelques kilomètres de Belfort. Dès lors, elle ne peut être raccordée à Bâle qu'en passant par Porrentruy et Delémont. Le tronçon Delle - Delémont acquiert une importance internationale. La gare de Porrentruy est la quatrième de Suisse en ce qui concerne le trafic des marchandises.

Belfort pendant la Première Guerre mondiale

Vu le nouveau tracé de la frontière franco-allemande, Séré de Rivière entreprend un grandiose programme de fortifications, dans le but de ralentir les forces allemandes, là où elles trouveraient le plus court chemin vers Paris. Charles de Gaulle, dans *La France et son armée*, écrit: «sur les frontières du Nord et de l'Est, les systèmes fortifiés, Dunkerque - Lille, Maubeuge - Mézières, Verdun - Toul, Epinal - Belfort, complétés par les forts d'arrêt et doublés par deux groupes de places de seconde ligne, La Fère - Laon - Reims, Langres - Dijon - Besançon, protègent le territoire hors des zones choisies, à dessein, pour canaliser l'invasion.» Le but de cet ensemble est aussi de couvrir la mobilisation et la concentration des forces françaises, d'offrir aux troupes des «ancrages» qui n'entravent pas leurs opérations.

Jusqu'en 1914, Belfort reste la plus importante place forte sur la frontière Est de la France. Son système de défense, revu par Séré de Rivières, tient compte des portées de l'artillerie de l'époque (une dizaine de kilomètres) et s'intègre dans le «rideau défensif» Epinal - Belfort. Il comprend une série de forts assez puissants et bien approvisionnés pour exiger un siège, assez petits pour ne pas immobiliser des effectifs considérables, assez rapprochés pour que leurs feux croisés battent les passages obligés.
Le commandement français prévoit d'utiliser la place de Belfort comme base de départ en cas de conflit contre l'Allemagne. En 1914, le 7e corps d'armée du général Bonneau reçoit de Joffre l'ordre de partir du secteur de Belfort, de prendre Mulhouse, de détruire les têtes de pont et les fortifications allemandes sur la rive gauche du Rhin et de pousser jusqu'à Colmar. Une mission quasiment impossible ! Quoi qu'il en soit, le commandement français veut opérer dans la Trouée de Belfort en poussant en direction du nord-est.

1 Bourbaki a tenté de se suicider.

Après la bataille de la Marne, au début septembre 1914, et la course à la mer effectuée par les forces anglo-françaises et allemandes, le front s'immobilise, la guerre de position commence. Les réseaux de tranchées des deux belligérants commencent au Largin près de Bonfol pour se terminer à la mer du Nord. En 1916, le commandement allemand décide de recourir à la «stratégie de l'usure». Il s'agit d'attirer les forces françaises dans un secteur où se trouve une ville-symbole qu'elles ne pourraient pas laisser tomber aux mains de l'ennemi et de les saigner à blanc. Heureusement pour les habitants de Belfort, qui compte à l'époque 40 000 habitants, et pour l'Ajoie, c'est finalement Verdun qui est choisie ! On peut se demander dans quelle mesure les efforts effectués entre 1871 et 1914 pour rendre la place plus crédible ont joué un rôle dans la décision du commandement allemand.

La place de Belfort ne peut pas arrêter les *Panzer*

Le 31 mai 1940, alors que la défaite de la France apparaît imminente et qu'environ 70 000 soldats alliés réussissent à s'embarquer à Dunkerque, malgré les attaques de la Luftwaffe et de l'artillerie allemande, le commandant de la 8e Armée française, à l'autre extrémité du front, émet une nouvelle instruction pour les troupes qui pourraient être appelées à pénétrer en Suisse, en application des «conversations d'état-major» franco-suisses. Le général Garchery prévoit des mouvements en direction de Bâle et du plateau du Gempen pour assurer, en avant, la Trouée de Belfort.

Il semble que les mesures de déception allemandes, tendant à faire croire à des opérations de contournement à travers la Suisse, soient les principales raisons qui sous-tendent cet ordre d'opérations. Mais il s'agit aussi de convaincre le commandement suisse que l'armée française interviendra pour le secourir, même si elle n'en a plus les moyens. Comptant sur cette aide, les Suisses se battront en essayant de perdre le moins de terrain possible. Ainsi, les forces stationnées en Alsace ne seraient pas prises entre plusieurs feux.

Malgré cette stratégie machiavélique, Pétain annonce à la radio, le 17 juin, qu'il demande un armistice. Les éléments de tête du groupement blindé Guderian arrivent à la frontière suisse. Le même jour, le «général des blindés» fait effectuer un demi-tour à son aile droite; le XXXIXe Panzerkorps, qui pousse désormais en direction nord-est. Il cherche à faire tomber au plus vite un «pion tactique primordial» : la Trouée de Belfort, en s'emparant préalablement de positions qui la flanc-garden le long de la frontière suisse.

Depuis le XVIIIe siècle, c'est la première fois que la France perd le contrôle de la Trouée de Belfort sous les coups d'un adversaire qui surgit sur les arrières du couloir d'invasion. Ce qui prouve que les ouvrages de la ligne Maginot censés en verrouiller l'entrée au nord-est n'ont pas servi à grand-chose, en tout cas pas à éviter la surprise stratégique dans les Ardennes et à freiner le rythme du *Blitzkrieg*.

Une fois la place de Belfort tombée, Guderian devrait faire jonction avec la 7e Armée allemande, sortie de la tête de pont conquise au nord de Neuf-Brisach. Le lendemain, 18 juin, Belfort est prise pratiquement sans combats par des formations motorisées et blindées (environ 200 véhicules et des motocyclistes) qui arrivent de Montbéliard, située une quinzaine de kilomètres au sud de Belfort.

Les Alliés dans la Trouée de Belfort en 1944

En juillet et en août 1944, les Alliés débarquent en Normandie et dans le sud de la France. La Wehrmacht reflue. Dans son journal, Bernard Barbey, qui est le chef de l'état-major particulier du général Guisan, constate: «L›Ajoie est à la hauteur de Belfort, la première hernie de notre territoire sur laquelle la manœuvres des belligérants pourrait venir s'appuyer ou buter.» Au début septembre, le maquis français prend le contrôle du fort du Lomont, tandis que la 1e Armée française, commandée par de Lattre, arrive essoufflée en vue de Belfort. Les approvisionnements manquent, si bien que le front se stabilise à l'ouest de l'Ajoie. L'Alsace faisant partie intégrante du Reich, la 19e Armée allemande reçoit la mission de tenir ouverte le plus longtemps possible la «porte du Heimat» par laquelle des troupes pourront se replier, en faisant en sorte que le «gond» formé par la Trouée de Belfort ne soit pas arraché. Pendant deux mois, Damvant devient «Le Largin» de la Seconde Guerre mondiale.

Le saillant de Porrentruy risque donc d'être violé par les deux belligérants, dans le but d'accélérer les opérations et de jouer sur la surprise. Il faut attendre le 15 novembre 1944 pour que les troupes françaises s'élancent dans la Trouée, avec deux objectifs : pour l'aile droite le Rhin, pour l'aile gauche, la ville de Belfort qui sera enlevée par surprise et dans la foulée le 20 novembre 1944. Depuis 1870, Belfort n'a plus subi de siège !

Ce survol de l'histoire militaire mouvementée de la Trouée de Belfort fait mieux comprendre un passage de Gonzague de Reynold dans *Cités et pays suisses* où il évoque les habitants du saillant de Porrentruy à la veille de la Première Guerre mondiale : «Durant toutes les grandes guerres, du haut de leurs montagnes où ils s'étaient réfugiés, les hommes qui l'habitent ont vu, au loin, dans les plaines, fumer les villages; ils ont entendu sur les routes les roulements des armées, le bruit du canon derrière les bois. L'Ajoie (...) a plus que toute autre province, connu les angoisses qui étreignent les peuples à l'approche des ennemis, les terreurs des occupations et des conquêtes.»

H.W.